



# Mischka

de Jean-François Stévenin

## Fiche technique

France - 2002 - 1h56 -  
Couleur

Réalisation et scénario :  
**Jean-François Stévenin**

Image :  
**Pierre Aim**

Montage :  
**Emmanuelle Castro**

Musique :  
**Philippe Miller**

Interprètes :  
**Jean-Paul Roussillon**  
(Mischka)  
**Jean-François Stévenin**  
(Gégène)  
**Rona Hartner**  
(Joli Coeur)  
**Salomé Stévenin**  
(Jane)  
**Jean-Paul Bonnaire**  
(Müller)



## Résumé

L'été. Les départs en vacances. La France profonde entre Bourgogne et Gironde. Quatre personnages se rencontrent par une succession de hasards. A moins que ce soit le destin. Alors le vieux Mischka, l'infirmier Gégène, l'ado fugueuse Jane et Joli-Coeur la rockeuse, vont passer quelques jours ensemble, en voyageant vers la mer. Quelques jours pour mieux comprendre comment naviguer entre la famille qu'on a et celle qu'on se choisit.

## Critique

Quand Stévenin réunit un papy en peignoir, un infirmier et une ado fugueuse... tout peut arriver.

C'est un conte pour grands enfants dit par un homme ivre. Alors il était une fois... l'ours **Mischka** qui partait en vacances avec sa famille. Comme il n'y a pas beaucoup de place dans la voiture, on l'a mis dans le coffre. Au volant, le père parle beaucoup et fort ; la mère est blasée ; derrière, les jumelles se taisent ou minaudent. En fait, l'ours est un papy. Pas un senior : un vieux, gros et mal rasé, enveloppé dans un sale peignoir en peluche. Même dans le coffre, il gêne : son propre fils l'abandonne dans une station d'auto-route. Comme un chien.

Et alors il était une autre fois... une demoiselle appelée Jane (elle veut qu'on dise «Djène»), 15 ans, partie de chez sa mère avec son petit frère, du côté d'Auxerre, dans l'idée de rejoindre son père sur la côte landaise. Pour éviter la curiosité des gendarmes, elle s'invente un papy, trouvé là, sur la place, planté dans un peignoir

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

sale. C'est Mischka. Comment il est arrivé là ? Par l'opération d'un routier sympa, puis d'un infirmier branquignol, Gégène, qui l'a sorti de l'hospice où l'ours avait échoué, sur un fauteuil roulant. Là où il y a Gégène, il y a du zéphyr ; ça tangué et ça roule. Gégène, qui n'a plus de père et voudrait tant parler à sa fille, hérite d'une famille en kit, d'occase : la jolie Jane, le vieux Mischka.

Pour faire bonne mesure, le quatuor se dote en plus d'une Gitane pétulante et rockeuse qui se fait appeler Joli Coeur. Ça veut dire qu'on a sauté un « il était encore une fois... » N'importe, l'équipe est au complet, l'équipée peut commencer. Le film ? On n'en a pratiquement rien dit en déroulant « l'histoire ». On est dedans depuis bientôt une heure, et depuis la première seconde. Jean-François Stévenin, conteur bourré, ou griot bourguignon si l'on veut être plus poli, a ce talent rare de faire respirer son spectateur à fond tout en l'empoignant fermement au collet. Pour avoir lui-même fait corps avec ses personnages, il sait leur insuffler la vie, la force d'exister en un rien de plan. C'est un cinéma physique, viscéral. On s'y apostrophe en borborygmes. Ça étire et ça libère dans le même mouvement.

(...) Au milieu de sa petite troupe, Stévenin l'acteur donne évidemment de sa personne en Gégène. Il rebondit en titubant de l'un à l'autre, et prend en charge le caractère halluciné de ce road-movie où l'on voit si peu la route, un tour de France provinciale dont on ne verrait que les détours, les étapes, les retards. L'estival quotidien y gagne une aura fantastique, ainsi lorsque Gégène se réveille, encore cuit de la nuit passée, dans une petite ville dont la réalité banale se brouille encore à ses yeux de rêve et de fantômes. Quand on arrive à une telle note, incongrue, déchirante, électrique, le plus dur est de la tenir. Tissu de hasards, d'accidents mineurs et de malentendus, un tel film a pour vocation de ne pas se fixer. **Mischka** n'a ni

portes ni fenêtres, on y est, voilà. Ses personnages sont diversement en vacance, et sans toit ni loi.

**Mischka** n'a pas non plus de famille de cinéma, ne paraît pas en vouloir. Stévenin depuis toujours aspire à quelque chose de célinien, de furieusement vif et archaïque, à une virilité sentimentale qui n'a pas peur des larmes, à un cinéma boitant si possible avec grâce entre littérature sans paroles et rock'n'roll sans guitare. Cette grâce qui manquait à un Bertrand Blier quand son **Merci la vie** courait après la même envie, pour se planter quelque part entre pseudo-Lelouch et simili-Godard. Si l'on devait baliser **Mischka**, ce serait au mieux, une fois encore, avec la déjà vieille lanterne Cassavetes, à cause de cette manière commune de faire circuler des love streams, ces flux d'amour maladroits, cruels, incontinents, puérils ; ces désirs contrariés, désordonnés ; ces oublis.

Quand les hommes cessent de se comporter comme des enfants, le film alors touche à sa fin. La cavale se pose, étire ses membres au soleil, le zapping fait place au camping, Mischka (l'étonnant Jean-Paul Roussillon) paresse dans une impossible gandoura bleu layette, Gégène n'a plus d'yeux que pour ceux d'une fée provisoire, et Jane (Salomé Stévenin, la fille, toujours juste), seule adulte jusque-là, peut enfin se permettre d'avoir son jeune âge face au père qui l'avait fuie. A tous, la maison est un salut et une malédiction. La famille un boulet et une utopie. On n'en voudra pas trop à Stévenin de se chauffer au doux réconfort d'un cliché recomposé, ni même de faire le peintre du dimanche sur d'ultimes plans de ciels : on a compris que le seul art où il excelle est brut, sauvage, et qu'il est seul au monde à pouvoir ainsi l'habiter.

François Gorin  
*Télérama* n° 2719

(...)Mischka n'est pas un ours. Plutôt un gros chien encombrant au regard d'épagneul oublié au bord d'une route. En l'occurrence par son fils, Robert. «Un connard», dit le scénario. En tout cas, un nerveux pas sympathique. Du moins à première vue. Parce que, sous les traits d'Yves Afonso (acteur épatant, inoubliable patron pêcheur de **Maine Océan** de Jacques Rozier), Robert se couvre vite d'une certaine humanité... Surtout quand il lui arrive, à lui aussi, des bricoles, qu'à peine embarqué vers le camping de ses vacances, il est largué par son épouse (l'étonnante Claire Stévenin)... Nous allons vite voir Mischka et Gégène s'évader de l'hospice, découvrir Jane (Salomé Stévenin), adolescente butée, et Léo son petit frère (Pierre Stévenin, voilà donc un film de confection familiale) qui débarquent dans cette histoire à la recherche de leur paternel. Tous rencontrent Joli Coeur, une rockeuse tzigane... Une demi-heure est passée et **Mischka** ne semble pas avoir vraiment démarré. Patience! Car si le nouveau Stévenin n'a pas l'abord immédiat du **Passe-Montagne** (1978) ou de **Double messieurs** (1986), il finit par décoller très fort..

Il y a des miracles dans cette collection de paumés de tous âges, espèce de famille recomposée, traversant enfin une France estivale à la recherche de tendresse et d'aventures. Par exemple, le regard que l'acteur-metteur en scène et son chef opérateur Pierre Aïm posent sur la campagne bourguignonne ou sur la Gironde terrassée de chaleur. Le cinéma français nous a peu habitués à ces purs (et courts) plaisirs de contemplation.(...)

Edouard WAITROP

(...) Naïvement, on l'imaginait blindé, Stévenin. Il est forcément fragile. Quinze jours avant le tournage de **Mischka**, il plante méchamment sa moto (une 1 100 cm3) dans une Safrane, « ma première chute, j'aurais pu y passer ». Hosto. Plâtre (vaguement camouflé dans le film). Signe du destin, acte manqué ?

« Mmouais... Toute la prod, paniquée, était autour de mon lit, en train de différer les dates. J'ai refusé et je suis sorti illico. »

(...)Il fait confiance à ses flux secrets, au sixième sens. L'énergie, la respiration, le souffle, on y revient, via le métier d'acteur. « C'est un état de gravitation : tu fais la descente au fond de toi-même. » Le tournage, il le compare à une compétition sportive : « Le Ricard, d'un coup, paraît fade. La coke, t'en as plus besoin. T'es en autocombustion, tu dégages une énergie fantastique qui anime tout le monde. » Stévenin n'a pas d'agent, ne dort jamais avant 4 ou 5 heures du matin, et disparaît souvent on ne sait où.

Stévenin a tourné avec des grands (Huston, Demy, Godard, Ferreri, Téchiné...), même si, parfois, il n'est que de passage. « C'est l'un des rares acteurs à ne pas être narcissique, dit Laetitia Masson. C'est aussi le seul cinéaste que je connaisse avec lequel il n'y a aucune rivalité. » Au milieu des années 80, sa famille s'élargit : pour le jeune cinéma français, il devient à la fois une référence comme cinéaste, et un compagnon de route comme comédien (il est chez Patricia Mazuy, Lâm Lê, Patrick Grandperret, Laurent Perrin), tout en assurant dans des productions cosues, comme **Parole de flic** ou **La Révolution française**. Stévenin se sent bien partout, fonctionne à l'envie, pas aux dogmes. Jamais croisé la route de Pialat ? « Si, mais là, j'ai morflé. Humiliation. Pour rien, puisque, finalement, il a pris quelqu'un d'autre. J'ai mis deux ans à m'en remettre. Mon pote Grandperret, qui connaît bien le Pialat, m'avait prévenu pourtant : "N'y va pas,

c'est pour te faire chier". »

(...)« Homme de backstage » (selon Emmanuelle Castro, sa monteuse), il se glisse, se fond partout, écoute, s'imprègne. Art de l'esquive, du déplacement. Mais pour cela, il a aussi besoin de partenaires soudés. Plus qu'une équipe : une famille (la vraie et l'adoptive), une tribu, un « guignol's band ». Et ce jusqu'au montage, dans sa maison même, à Meudon, qu'il a transformée durant six mois en « camp de Gitans ». Monteuses, ingénieurs du son, certains dans la véranda, d'autres dans le sous-sol insonorisé. Tous aux petits soins, gâtés par la charmante épouse, Claire, cordon bleu (et actrice formidable dans **Mischka**).

(...)Du cinéma, comme la maison, ouvert aux quatre vents. Retraduit par Stévenin : « On a tous un petit gouffre dans la maison. »

Jacques Morice  
*Télérama - 20 Février 2002*

Le nouveau film de Jean-François Stévenin arrive sur les écrans, près de dix-sept ans après le précédent. De quoi alimenter toutes les craintes nées d'une attente scandaleusement longue. Dire, dès lors, que l'on est soulagé devant l'ampleur et la puissance lumineuse de **Mishka** serait un mensonge qui dissimulerait l'authentique euphorie saisissant tout spectateur qui se serait laissé embarquer, deux heures durant, dans l'odyssée estivale de cette famille fabriquée avec les moyens du bord.

Les grands cinéastes tournent toujours le même film, dit-on. Jean-François Stévenin maintient, en tout cas, pour sa troisième réalisation, le même regard sur le monde, la même volonté de voir se dégligner le déroulement inscrit des choses, le même souci de saisir le temps très particulier de la vacance, le désir de l'échappée, la faim d'une transformation sauvage du réel en fiction pure, et en même temps la nostalgie d'une généalogie authentique(...)

Jean-François Rauger  
*Le Monde Interactif - 20 Février 2002*

**Entretien avec le réalisateur**

*Quel a été l'élément déclencheur de votre passage à la réalisation, avec **Le Passe-montagne** en 1978?*

J.-F. S. : Ça a été le séjour dans ma région natale, le Jura, au cours du tournage des **Deux Anglaises et le Continent**, de François Truffaut. J'ai passé un mois à discuter avec les mecs de là-bas, d'à peu près tous les corps de métier. Le respect que le tournage, comme expérience de travail, inspirait à ces gens m'a incité à faire mon premier film. Je suis, comme eux, moins fasciné par le film que par le tournage, moins soucieux de l'art que de l'expérience humaine qui émane de ce moment particulier.

*Pourquoi, dans ces conditions, tournez-vous aussi rarement : trois films en trente ans ?*

J.-F. S. : Pour la même raison. Parce que chacune de ces expériences est un moment d'une intensité telle qu'il faut du temps pour s'en remettre. Et puis il faut aussi le temps que les histoires arrivent, et se sentir de taille à traverser, à chaque fois, les sables mouvants de la production, tout particulièrement quand une conception du cinéma ne s'accorde pas avec les critères de l'Audimat, de la télévision... Cette étape de la production génère chez moi une angoisse insupportable(...)

Propos recueillis  
par Jacques Mandelbaum  
*Le Monde*, 20.02.02

*Pourquoi avoir fait un film de mer après deux films de montagne?*

J'en avais vraiment marre de la montagne (rires). Je voulais que **Double messieurs** soit un film très solaire, en plein août. Mais comme beaucoup de scènes sont nocturnes et qu'en août les nuits commencent tard et disparaissent vite, nous avons dû pour des raisons de production le tourner dans le Vercors à -40°C. Du coup, je traînais cette image "Stévenin, les brodequins, la neige...". Mais, pas du tout, c'était le hasard. Pour **Mischka**, je voulais des paysages arrondis en pleine chaleur. Je voulais qu'on voit que la Terre est ronde, que les champs plats en scope soient affectés d'une courbure à l'horizon.

*Le film montre la France profonde comme fondamentalement étrange. Les gens normaux sont tous bizarres. Parfois on bascule dans la science-fiction, comme cette rencontre avec Johnny Hallyday.*

Johnny, c'est l'ange qui survole la France profonde depuis quarante ans ; qu'est-ce que j'étais content qu'il puisse faire cette scène ! Ce dont j'ai le plus envie, c'est d'inventer du vrai. Mais c'est le plus dur. Je n'ai pas envie que la bizarrerie soit gratuite. Tout est bizarre, mais tout est normal. Cette scène était totalement écrite. Mais Johnny a dû improviser une partie, parce que Jean-Paul Bonnaire était tellement sidéré de le voir dans le champ en face de lui qu'il a un peu perdu le fil. A la fin du tournage, il m'a dit : "Quand je l'ai vu arriver, je n'en revenais pas, j'ai cru que De Gaulle était dans le champ." Mais c'est vrai quand on réétudiera la France de la seconde moitié du siècle, dans cinquante ans, il y aura De Gaulle et Hallyday.

*Cahiers du Cinéma*  
Février 2002

**Filmographie**

<b>Passe-montagne</b>	1978
<b>Double messieurs</b>	1986
<b>Mischka</b>	2002

**Documents disponibles au France**

Positif n°493  
Les Cahiers du cinéma n°565.  
Télérama n°2719